

# TETU

N°216 OCTOBRE / NOVEMBRE 2017



ENTRETIEN

**XAVIER BETTEL**  
*Queen of Luxembourg*

## PIERRE BERGÉ

**LE BIENFAITEUR**

*par Line Renaud  
Ségolène Royal  
Abdellah Taïa  
Thomas Doustaly  
Bruno Julliard...*

**SPÉCIAL 12 PAGES**

## OSCAR & THE WOLF

*L'enfant chéri  
de la pop belge*

## PIERRE PALMADE

*«Ma dernière interview  
sincère»*

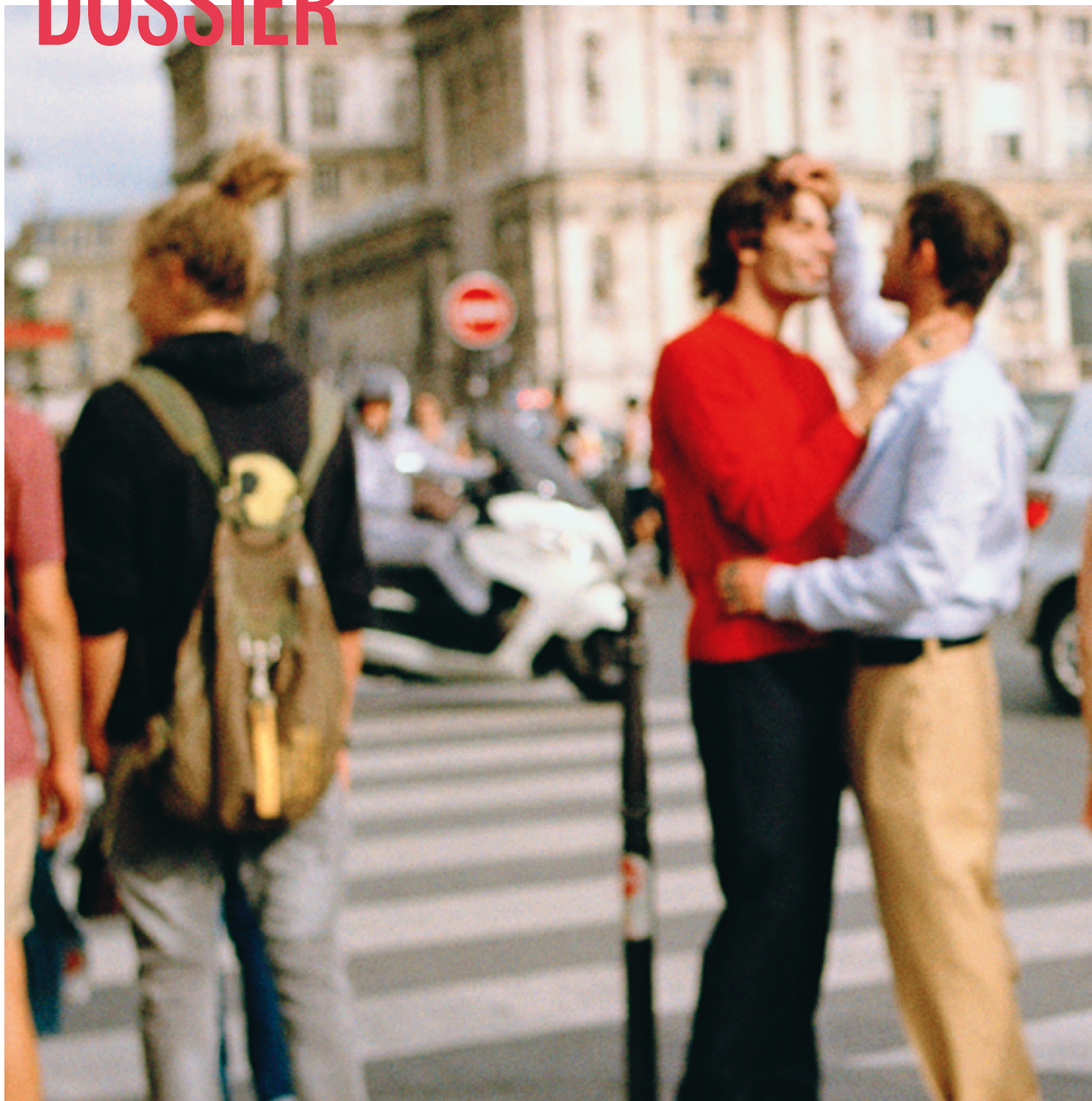
# S'AIMER AU GRAND JOUR

*Le couple à l'épreuve de la rue*

M 06586 - 216 - F. 5,90 € - RD



# DOSSIER



Dans le bus, en terrasse ou dans un parc, aussi bien en ville qu'à la campagne, rares sont les couples de gays et de lesbiennes qui osent des gestes d'affection. « *On sait que cela peut avoir un coût* », avance un sociologue. Les récents exemples d'agressions violentes en témoignent. Un « *coût* » qui conduit certains homos à dissimuler qu'ils sont ensemble. Pourtant, l'expression des sentiments amoureux dépasse largement le



# LE COUPLE À L'ÉPREUVE DE LA RUE

cadre privé et les « démonstrations d'affection en public » sont un vrai sujet de débat aux Etats-Unis, chez les homos comme chez les hétéros. Quand un couple de gays installé en banlieue parisienne raconte marcher main dans la main sans problème, un autre s'interdit le moindre geste pour passer incognito dans les rues de Paris. Symptôme d'une société toujours hostile ou vestige des grandes heures de l'homophobie ? Réponses. PAR PHILIPPE PEYRE, PHOTOS NOEL QUINTELA

# A

42 ans, Vincent n'épargne pas la société parisienne pour expliquer pourquoi il n'a aucun geste d'affection envers Xavier, son compagnon avec qui il vit depuis bientôt 20 ans, dans les rues de la capitale. « *La ville est déjà assez agressive, ce serait tendre le bâton pour se faire battre. Qu'il s'agisse de s'embrasser ou de se tenir la main, on se sent encore très loin de pouvoir faire quoi que ce soit* », assure-t-il, lui l'assistant metteur en scène qui vit à deux pas de la place de la République, dans un quartier proche du Marais. « *Ça a toujours été comme ça, on s'est connus vers le milieu des années 90, c'était encore très difficile d'assumer son homosexualité à l'époque*, poursuit Xavier, 44 ans, post-producteur dans les effets spéciaux. *Certes, les choses ont évolué mais pas nous. On s'est construit comme ça, avec la peur du malaise qu'on pourrait avoir en se prenant des réflexions. Et avec le regain d'homophobie des dernières années, ça ne donne pas envie* ».

Au regard des statistiques, l'homophobie occupe encore une place importante dans notre société et les lieux publics sont l'un des principaux théâtres de son expression. « *Même si pour de plus en plus de gens c'est un non-sujet, il y a une homophobie qui persiste*, confirme Joël Deumier, président de SOS homophobie. *C'est la vision d'un couple de femmes ou d'hommes qui suscite chez les agresseurs des réactions de rejet, d'insulte ou d'agression physique, au vu des témoignages*. Dans les lieux publics, l'association a relevé une recrudescence des agressions physiques ces deux dernières années. Elles ont concerné 45% des cas de LGBTphobie en 2016, contre 37% en 2015. « *Il faut dire que les victimes témoignent de plus en plus parce que des lois comme le mariage pour tous ont été votées, ce qui rend l'acte homophobe de plus en plus intolérable* », complète Joël Deumier. Pour autant, Xavier et Vincent n'ont jamais été pris pour cibles, à Paris ou ailleurs, mais la simple idée d'essayer un regard ou une réflexion les pousse à contenir toute démonstration d'affection : « *On le supporterait vraiment très difficilement* », admet Vincent. « *C'est un conditionnement*, constate Xavier. *Même dans le Marais, jamais on ne marchera main dans la main, c'est dire combien c'est profondément ancré en nous* ».

## GESTION DES RISQUES

Ce « *conditionnement* » que décrivent Vincent et Xavier est un phénomène bien identifié. Un premier facteur générationnel entre en ligne de compte, comme l'avance le sociologue Colin Giraud, auteur d'une enquête sur les modes de vie de gays qui habitent dans la Drôme parue en 2016 : « *Pour les générations d'avant, même s'ils en ont la possibilité, deux hommes ne vont pas forcément se tenir la main car ils n'ont pas été socialisés comme cela. Alors que plus on avance, plus la contrainte de l'hétéronormativité semble s'affaiblir* ». S'il est sans doute plus simple d'assumer son homosexualité aujourd'hui qu'il y a vingt ans, les agressions, injures et regards qui persistent imposent encore à beaucoup de couples de jeunes homos d'opérer une autocensure. « *C'est une sorte d'épée de Damoclès que relatent beaucoup de LGBT*, illustre le sociologue Arnaud Alessandrin, coauteur de l'ouvrage *Géographie des homophobies* (Armand Colin, 2013). *Il y a des coups et des blessures donc on sait que cela peut avoir un coût réel de montrer son affection dans la rue, encore aujourd'hui. Il ne faut pas que ce soit arrivé pour avoir peur mais tout simplement que ce soit une potentialité. On est dans la gestion du risque* ». Une peur perpétuelle, en toile de fond, plus ou moins présente en fonction des individus concernés. « *On est clairement dans une construction sociale et médiatique de la peur. Elle induit des contrôles que nos communautés n'ont que très partiellement contrariés* », poursuit le sociologue. Si cette « *potentialité* » traîne dans un coin de la tête, certains refusent qu'elle ait une conséquence sur leur façon de se comporter en public. C'est le cas de Jimmy et Kévin, tous les deux 23 ans et en couple depuis plus de deux ans à Brétigny-sur-Orge, en banlieue parisienne. Pour eux, hors de question de prêter attention aux autres : « *Il n'y a pas de sujet, on se montre nos sentiments quand ça nous chante, où que l'on soit*, lance Jimmy, technico-commercial dans la radio. *On est vraiment très à l'aise avec ça et si ça déplaît à certains, qu'ils fassent leur regard en l'air, qu'ils nous fassent une réflexion, on n'en a rien à faire* ».

## “ LA VILLE EST DÉJÀ ASSEZ AGRESSIVE, CE SERAIT TENDRE LE BÂTON POUR SE FAIRE BATTRE ”

- VINCENT, EN COUPLE AVEC XAVIER -

Vivre son couple dans la rue comme deux hétéros (ou presque), c'est aussi l'expérience qu'a fait Ambre, 25 ans, lorsqu'elle était en couple dans la campagne de Tours : « *On n'a jamais vraiment connu la discrimination là-bas, c'est quand on est arrivées à Paris en 2012 qu'on s'est fait traiter de « sales gouines » dans la rue parce qu'on se donnait la main. À partir de ce moment-là, on s'est mises à faire attention et maintenant, tout est histoire de calculs* », regrette-t-elle. La lesbophobie, Kelly, qui vit à Montréal, en a aussi fait les frais dans les rues de la capitale à la fin du mois de

juin dernier. Bon nombre de Parisiens se sont retournés sur son look masculin, ses tatouages et ses cheveux courts. « *Je sentais que les gens étaient intrigués par mon allure, ils maintenaient le regard sur moi*, raconte cette photographe free-lance de 26 ans. *Ils ne doivent pas avoir l'habitude de voir ça alors qu'à Montréal, il* ▶









*y en a plein des filles comme moi, personne ne trouve ça choquant». Si ces regards n'étaient pas forcément «malveillants», comme le précise Kelly, elle a eu sacrément peur lorsqu'un groupe de jeunes hommes l'a encerclée. «Ils rigolaient et m'ont demandé si j'étais un garçon ou une fille. J'ai clairement ressenti une mauvaise intention de leur part», confie-t-elle.*

#### MONTRÉAL COMME ELDORADO ?

La différence que Kelly constate entre Paris et la métropole québécoise a de quoi interroger. «Avec ma copine à Montréal, on peut se faire des gestes d'affection sans aucun problème, assure-t-elle.

*Jamais je ne me suis posé la question, peu importe où l'on est. Même en banlieue : il y a parfois quelques regards mais jamais je n'ai eu peur d'une agression physique à Paris».*

Cette image d'un Québec ultra-friendly a le vent en poupe. Si Xavier et Vincent songent à aller s'y établir dans les années à venir, l'affaire est déjà pliée pour Morgane et Laura, deux Montpelliéraines qui, mariées au mois de juin, se sont envolées pour Montréal pendant l'été. «Maintenant qu'on est mariées, on veut pouvoir assumer notre couple dans l'espace public et être dans un contexte où c'est possible, ce qui n'était pas le cas à Montpellier», explique Morgane, bluffée de voir autant de couples homos se tenir la main dans les rues de sa nouvelle

ville. Le sociologue Colin Giraud, qui a comparé dans *Quartiers gays* (PUF, 2014) Paris et Montréal, atteste d'une certaine facilité propre à la ville canadienne : «Le village gay de Montréal est nettement plus institutionnalisé que le Marais. Il y a beaucoup plus de drapeaux arc-en-ciel et d'images visibles de l'homosexualité. Je dirais qu'a priori, les marques d'affection en public y sont plus faciles qu'à Paris».

#### RAPPEL À L'ORDRE

Au-delà de cette opposition métropolesque, en France, l'homophobie trouve ses sujets un peu partout sur le territoire. «Elle s'exprime différemment selon que vous êtes en ville, à la campagne, dans les banlieues, en centre-ville, mais c'est surtout selon les individus», nuance Joël Deumier, qui se garde bien d'opérer la moindre généralité. Pourtant, cette idée selon laquelle il serait plus simple de vivre son couple dans une grande ville plutôt qu'à la campagne trotte dans les esprits. «C'est beaucoup plus compliqué que ça. Si cette théorie

**“SI TOUS LES COUPLES HOMOS  
SE TENAIENT LA MAIN DANS  
LA RUE, IL N'Y AURAIT PLUS DE  
MECS QUI EN RIGOLENT”**

- VINGENT, EN COUPLE AVEC XAVIER -

*se vérifie pour un certain nombre de personnes, elle rend invisibles plein d'autres situations», explique la géographe Marianne Blidon dans *La Casuistique du baiser* (ECHO Géo, 2008). «L'homosexualité est tolérée en ville, mais sous contrôle, tant qu'elle reste dans des modèles moralement et socialement acceptables, moins lorsqu'elle est plus*





*subversive*», ajoute Colin Giraud. Dans ce cas, où placer le curseur ? Au regard des témoignages, la question du genre est primordiale, souligne Arnaud Alessandrini : «*Deux garçons virils qui se tiennent la main, cela dérange moins que si l'un des deux dans le couple transgresse le genre. C'est une double police, à la fois sexuelle et de genre*».

Entre les villes et les campagnes, il y a aussi les banlieues. Dans certains quartiers, la question des gestes d'affection est brûlante. Louis Millimouno, mobilisé à AIDES Bobigny en Seine-Saint-Denis depuis près de neuf ans, en atteste : «*Vous avez des villes comme Montreuil où ça se passe hyper bien, mais dans certaines autres communes, Sevran ou Bobigny par exemple, c'est très compliqué. Les couples homosexuels n'existent pas aux yeux de beaucoup*». Avec son équipe, ils ont cette année encore organisé un kiss-in à la gare de Bobigny-Pablo-Picasso, au Nord de Paris, pour la Journée internationale de lutte contre les LGBTphobies (le 17 mai). Un moyen de crier haut et fort que les homos peuvent s'aimer aux yeux de tous dans la rue, où qu'ils/elles soient. Seulement, l'événement n'a pas attiré les foules. «*Il y a eu peu de monde mais nous avons affiché des photos de baisers avec des messages dans ce lieu où il y a énormément de passage. On invitait les gens à en parler*».

**“CE SONT DES EXPÉRIENCES TRÈS SINGULIÈRES CAR LE CORPS QUI EST REGARDÉ, QUI EST FRAPPÉ, C'EST LE NÔTRE”**

- ARNAUD ALESSANDRINI, SOCIOLOGUE -

#### MAJORITÉ SILENCIEUSE

Parler de l'homosexualité apparaît comme l'étape indispensable pour gagner en visibilité et se sentir libre dans l'espace public. «*Par le simple fait de connaître, tout change, avance Ambre. On n'arrivera pas à zéro agression, je n'y crois pas une seconde. Mais pour les réduire au maximum, battons-nous sur la majorité silencieuse ! Les gens ont plein de fantasmes d'une facilité inouïe à déconstruire*». «*C'est de l'ignorance, corrobore Joël Deumier. Les gens ne sont pas habitués ni sensibilisés et ignorent que ces couples peuvent exister. Ça peut paraître incroyable mais c'est bien le cas dans certains milieux. Et ça a une répercussion sur les personnes concernées : regards, commentaires, insultes...*».

Habituer les gens, cela passe aussi par plus de visibilité. La simple idée du kiss-in, un événement circonscrit dans l'espace et dans le temps, est le symptôme d'une difficulté persistante à pouvoir montrer l'amour entre personnes de même sexe. Les réactions de haine et de rejet observées lors des débats sur le mariage, la polémique en 2013 autour de l'affiche du film *L'Inconnu du lac* qui montrait deux hommes s'embrassant ou, plus récemment, lors de la diffusion de la campagne de prévention publique contre le VIH et les IST ont de quoi en refroidir certains. «*Je ne sais pas si c'est la société qui est hostile ou la représentation que l'on en a*», se demande Xavier, qui reconnaît être «*marqué au fer rouge*» par l'homophobie des années 90. «*Il faut que les couples homos se sentent libres. En se sachant, on conforte cette idée de différence. Ne pas le faire et avoir peur, c'est entretenir le risque*», tranche Jimmy. Mais cette idée selon laquelle il appartient aux couples homos de s'approprier l'espace public par eux-mêmes et d'oser ces gestes d'affection divise. «*Si tous les homos se tenaient la main dans la rue, il n'y aurait plus de mecs qui en rigolent, qui se moquent ou insultent parce que c'est la première fois qu'ils voient ça, reconnaît Vincent. Mon cœur me dit que c'est la solution, mais de là à avoir le courage de le faire... non. Je n'ai pas envie de transformer mon couple en objet militant*».

Ce débat divise autant qu'il y a de sensibilités, d'expériences et de formes d'engagement différentes. «*Qui dit visibilité dit augmentation des sanctions à court terme*», prévient Arnaud Alessandrini. Et par «*sanctions*», le sociologue définit la volonté des agresseurs d'infliger une punition aux homos. Dès lors, choisir de ne pas cacher son couple expose à un risque potentiel. «*On est dans des expériences extrêmement singulières parce que le corps qui est regardé, le corps qui est frappé, c'est le nôtre. Les capacités de contrôle ne peuvent donc être qu'individuelles*». Et pour cause : en juin 2017, SOS homophobie a enregistré une hausse des témoignages d'actes homophobes pendant le mois des Fiertés. «*C'est à double tranchant, résume Joël Deumier. À court terme, montrer qu'on est en couple provoque des réactions épidermiques très homophobes mais à long terme, on s'aperçoit que ça fait baisser l'homophobie parce que ça normalise la vie des personnes LGBT*». À vous de voir. ●

# « L'agression a marqué le coup d'arrêt »



WILFRED

*Boris et Alfredo marchaient main dans la main à Lyon, Clément et Aaron sortaient de boîte tout près de Montpellier, Wilfred et Olivier rentraient bras dessus bras dessous d'une soirée dans Paris. Trois couples agressés, sanctionnés d'avoir représenté l'amour entre deux hommes en dehors du foyer. Des visages tuméfiés, des esprits marqués par l'irrationnelle violence homophobe. Et une question : se tiendront-ils encore la main demain ? TÊTU leur donne la parole.*

PAR PHILIPPE PEYRE

**« L'ESPACE PUBLIC NOUS APPARTIENT AUTANT QU' AUX HÉTÉROS »**

« C'était à quelques mètres de chez nous, dans un quartier dans lequel je me sentais très à l'aise. Imaginez comment je peux me sentir dans des quartiers que je ne connais pas ». Depuis l'agression, Alfredo, 28 ans, l'assure : son sentiment d'insécurité s'est renforcé. Le 21 juin dernier, avec **Boris**, ils rentraient de la Fête de la musique à Lyon en se tenant par la main. Ils ont été insultés puis tabassés à coups de bouteille en verre par trois personnes, sous les yeux d'un ami qu'ils venaient de croiser. « Je me ferai encore plus discret sur les signes d'affection après tout ça », regrette Alfredo. Boris, même âge, dont le tibia a été fracturé, est encore en convalescence à l'heure où nous écrivons ces lignes. Il tempère et espère qu'une fois remis, ils ne s'empêcheront de rien. « J'ai eu très peu d'occasions de ressortir en public mais j'espère qu'on ne se mettra pas plus de barrières ». Il faut dire que le couple ne nageait pas non plus dans l'insouciance avant les faits. « Je me sentais plus à l'aise depuis que j'avais rencontré Alfredo, se souvient Boris. Mais nous avons clairement dû apprendre à réfréner des expressions spontanées de tendresse juste pour éviter les problèmes. Parfois, on refuse de le faire et on se dit que l'espace public nous appartient autant qu'aux autres. C'est là qu'on baisse la garde... et qu'on se fait agresser ». Pour autant, pas un seul instant le couple n'a regretté de s'être pris la main.

**« AARON N'EST PLUS SORTI PENDANT HUIT MOIS »**

« Vous pourrez frapper et encore frapper, vous n'enlèverez jamais ce sourire sur mon visage ». Au lendemain de l'agression, dans la nuit du 10 au 11 novembre 2015, **Clément** a opté pour la pensée positive. « Je ne voulais pas me laisser atteindre ». Mais elle aura malgré tout sonné la fin d'une période de légèreté pour lui et Aaron. « À Montpellier, on marchait main dans la main dans la rue, on s'embrassait, c'était naturel, assure Clément, 23 ans. Après, il a fallu quelques mois avant d'y arriver ». Aaron, avec qui il n'est plus en couple aujourd'hui et qui n'a pu prendre part à l'interview, a été très affaibli psychologiquement. « Il n'est plus sorti pendant huit mois, il se faisait bouffer par ça ». Clément, lui, n'a pris conscience



CLÉMENT



BORIS

**“ LA SOCIÉTÉ NOUS EST TOUJOURS HOSTILE. SAUF SI TU TE FONDS DANS LES CODES EN FAISANT SEMBLANT D'ÊTRE DEUX AMIS ”**

- WILFRED,  
LE COMPAGNON D'OLIVIER -

que plus tard des conséquences de l'événement. Rangers aux pieds, jeans déchirés et bombers sur le dos, le tout en noir, il a troqué ses habits « colorés » et son style « apprêté » pour un look « plus agressif : sans m'en rendre compte, pendant des mois, je me suis demandé si j'avais l'air assez hétéro », explique-t-il, désormais agacé par ce qu'il définit comme une injonction hétéronormative de notre société. « On doit se fondre dans la masse si on ne veut pas être exclu », déplore-t-il. Mais Clément porte ses espoirs sur les jeunes générations et pour lui, « l'homophobie n'a plus beaucoup de chemin devant elle ».

**« IL Y AURA TOUJOURS L'AGRESSION EN TÊTE »**

En moins de 24 heures, la photo du visage tuméfié de **Wilfred** a déjà fait le tour du globe, portée en symbole de la dérive homophobe en France à quelques jours de la légalisation du mariage. Dans la nuit du 6 au 7 avril 2013, lui et son copain rentraient d'une soirée entre amis. « On marchait bras dessus bras dessous, ce n'était pas vraiment à notre habitude mais on avait baissé la garde », se souvient Olivier. « On était très reconnaissables, ajoute Wilfred. On se disait "chéri", je portais un pantalon rose... » Le couple a été passé à tabac par deux jeunes hommes. Pour eux, cela a marqué une rupture. « Avant je n'avais pas peur, assure Olivier. Maintenant, je regarde partout autour de nous, c'est l'agression qui a marqué le coup d'arrêt ». « On ne se balade plus bras dessus bras dessous, ni en se donnant la main, regrette Wilfred. J'ai une vraie inquiétude quand on est ensemble dans le métro, dans la rue, sur les terrasses. Je ne suis pas à l'aise ».

C'était il y a quatre ans mais la violence des faits résonne encore dans le discours des deux compagnons. « La société nous est toujours hostile, tranche Wilfred. Sauf si tu te fonds dans les codes : faire comme si on était deux amis, contrôler la façon dont on parle, dont on s'habille... Tout pour ne pas se faire remarquer ». Olivier, lui, se veut plus optimiste mais n'en demeure pas moins certain que l'agression restera gravée : « On va peut-être avoir plus de gestes d'affection dans les années à venir mais il y aura toujours l'agression



# Un tour du monde de l'affection

*Se laisser surprendre par des habitudes inconnues : c'est le petit plaisir du voyageur, quand il mange, fait la fête... mais aussi quand il drague ou dit bonjour. Oubliez la bise à la française : voici quelques curiosités glanées au gré des voyages et des rencontres. Tantôt locales, tantôt propres à un groupe spécifique, elles sont rarement caractéristiques de toute une nation.*

*Mais si vous êtes observateur, vous saurez les trouver !*

PAR THIBAUT SARDIER, ILLUSTRATIONS AGOSTON PALINKO

**E**N **INDONÉSIE**, la discrétion prime : pas de baiser en couple, ni de bise entre amis. Pour se montrer en toute discrétion, mari et femme portent des vêtements assortis, se tiennent la main ou osent un bisou sur le front. La drague publique est proscrite. Les célibataires détournent des applis de karaoké pour se donner rendez-vous dans de vrais karaokés avec des salles sans vidéosurveillance.

**AU VIETNAM ET AU CAMBODGE**, avec les enfants, on fait la bise en collant délicatement son nez contre la joue, puis on prend une inspiration, comme pour sentir l'odeur du bambin.

**EN INDE**, des hommes se baladent bras dessus bras dessous ou en se tenant la main... en toute amitié : personne n'imaginera qu'il s'agisse d'un couple gay. Des hétéros main dans la main s'attireront des regards suspicieux. Les passants vérifieront que les tourtereaux sont mariés : les hindous chercheront les signes distinctifs de la femme mariée comme le sindoor, un pigment rouge sur les cheveux, ou un collier appelé mangalsutra. Avis aux vacanciers : les occidentaux étant connus pour leurs mœurs légères, la proximité physique ne surprendra pas, mais gare aux excès !



**“LA RUSSIE ÉTAIT LE PAYS DU  
BAISER SUR LA BOUCHE COMME  
SIGNE DE POLITESSE”**

**AU MAROC**, les amis du même sexe peuvent se tenir la main, et les couples mariés peuvent s'embrasser sans trop de problèmes. Pour les autres amoureux, il faudra éviter de tomber sur des policiers qui chercheraient la petite bête.

**CÔTÉ RUSSIE**, on est moins pudique qu'en France, mais la discrétion s'impose aux couples. Impossible pour deux hommes de se tenir la main. En 2015, deux blogueurs l'ont tenté en vidéo à Moscou : insultes et provocations homophobes ont ponctué leur parcours. Pourtant, le pays est aussi celui du baiser sur la bouche comme signe de politesse. Le plus célèbre est celui échangé en pleine guerre froide par le dirigeant soviétique Leonid Brejnev et son homologue est-allemand Erich Honecker. Depuis, le baiser n'a plus la cote dans un pays qui bannit l'homosexualité et qui en réprime la « propagande » auprès des mineurs depuis 2013.

**“ EN INDE, DES HOMMES SE BALADENT BRAS DESSUS BRAS DESSOUS OU EN SE TENANT LA MAIN... EN TOUTE AMITIÉ ”**



**“ AU MAROC, QUAND ON N'EST PAS MARIÉ, IL FAUT ÉVITER DE TOMBER SUR DES POLICIERS QUI CHERCHERAIENT LA PETITE BÊTE ”**



**AU CAMEROUN**, la bise entre hommes consiste à se cogner front contre front. Les hommes qui draguent « à l'occidentale » en offrant un bouquet à leur amoureuse pourraient se faire mal recevoir : « *Je les mange, les roses ?* ». Mieux vaut offrir un cadeau utile comme un repas ou des vêtements. Si la magie opère, insultes et regards désapprobateurs peuvent fuser avec les couples tactiles.

**EN AMÉRIQUE LATINE**, il faudra dire bonjour dans un long échange de formules de politesse dont on n'écouterait pas les réponses : « *Comment ça va ? Vous allez bien ? Et vous ?* ». Si vous cherchez votre chemin au Mexique, on vous enverra dans la mauvaise direction plutôt que de vous laisser sans réponse, politesse oblige. En Argentine, après les premiers bonjours formels, on en vient vite à une bise unique, avec les filles comme avec les garçons. Les Mexicains font de même, avec ajout d'une accolade après la bise. Entre hommes, on garde une préférence pour la poignée de mains. ●

**“ EN ARGENTINE, ON EN VIENT VITE À UNE BISE UNIQUE, AVEC LES FILLES COMME AVEC LES GARÇONS ”**

